



CONTINUITES ET DISCONTINUITES DANS L'EXPLOITATION DU SEL SUR LA CÔTE ATLANTIQUE DE LA BRETAGNE

Pierre Gouletquer, Olivier Weller

► To cite this version:

Pierre Gouletquer, Olivier Weller. CONTINUITES ET DISCONTINUITES DANS L'EXPLOITATION DU SEL SUR LA CÔTE ATLANTIQUE DE LA BRETAGNE. Haute Normandie archéologique, 2010, 14, pp.95-105. <halshs-00486135>

HAL Id: halshs-00486135

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00486135>

Submitted on 25 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CONTINUITES ET DISCONTINUITES DANS L'EXPLOITATION DU SEL SUR LA CÔTE ATLANTIQUE DE LA BRETAGNE¹

Pierre GOULETQUER et Olivier WELLER

Résumé

La production du sel marin releva à toutes les époques d'une activité domestique destinée à la consommation familiale ou à des échanges limités. La production massive à vocation commerciale, du Néolithique à l'Antiquité gallo-romaine, entraîna le recours à diverses techniques de production et de conditionnement du sel destiné à des échanges plus ou moins lointains. Il semble que la présence, dès le Néolithique, de monuments et objets de prestige dans les régions étudiées, ici, sur la côte sud de la Bretagne, soit à mettre en relation avec cette production. Elle soulève une problématique nouvelle concernant les techniques de production du sel marin, les circuits d'échanges et les répercussions de celles-ci sur les relations entre les sociétés aux époques pré- et protohistoriques.

Mots clés

Préhistoire, exploitation du sel, Bretagne, techniques, paléoenvironnement

Abstract

Production of sea salt, at every time result from a domestic activity to intend family completion or to circumscribe exchanges. The large production for trade, from Neolithic to Gallo-Roman period involved in several production and packing techniques for more or less distant exchanges. It seems that brilliant monuments and objects as early as Neolithic times in studied regions, here, south coast of Brittany, may be in relation with this production. This brings up a new problematical about the techniques to produce sea salt, the exchange ways and their repercussions on societies relations at pre- and protohistoric periods.

Key words

Prehistory, salt production, Britain, techniques, paleoenvironment

GENERALITES

Deux idées maîtresses s'affrontent depuis que l'on s'intéresse à l'archéologie du sel.

L'une, issue du bon sens populaire, est que l'homme a toujours eu besoin du sel, et que par conséquent il s'en est procuré chaque fois que la possibilité lui en était donnée par les conditions climatiques, la topographie ou les niveaux techniques des populations qui avaient accès aux gisements (eau de mer, sables salés, sels gemmes, plantes salées, sources salées, etc.).

L'autre, plus réticente, fait naître l'intérêt pour une production intense du sel avec les premiers témoignages matériels que sont les briquetages.

L'idée d'une continuité dans la production peut évidemment être défendue. Sur les côtes du Finistère, on raconte à l'envi que lors des mortes-eaux de juin chacun peut gratter des croûtes de sel dans les creux de rochers, et que cette cueillette a été largement utilisée pendant les périodes difficiles des deux dernières guerres mondiales. De même, les ouvriers de l'arsenal de Brest racontent comment, après la Libération, ils faisaient bouillir l'eau de mer dans des bidons de 200 litres en la chauffant avec le bois récupéré dans les ruines, le sel ainsi obtenu servant non seulement à la consommation familiale, mais aussi à des trocs et des échanges, en particulier contre les produits de la ferme, beurre, œufs, volailles, etc.. Dans la plupart des régions ces ramassages ou ces bricolages évoquent une sorte de "bruit de fond", celui d'une activité domestique plutôt que d'une activité organisée pour répondre à une demande extérieure.

Les véritables techniques de production qui se sont mises en place pour alimenter un commerce devaient répondre à un double critère. Elles devaient permettre de produire de grandes quantités de sel destiné à satisfaire une ou des demandes extérieures aux groupes producteurs, tout en respectant un certain équilibre dans l'énergie mise en œuvre : sur le plan de la consommation d'énergie, l'expérience de l'arsenal de Brest était une véritable aberration, rendue ponctuellement possible par l'abondance anormale de combustible. Vue sous cet angle, l'histoire de la production du sel sur la côte atlantique de la Bretagne semble devoir se résumer en trois grandes phases.

TROIS PERIODES

Marais salants récents

La plus récente est parfaitement connue des historiens, et nous en vivons aujourd'hui les dernières manifestations avec les marais salants qui sont encore en activité, mais ses prémices sont finalement encore assez mal connus, puisqu'il semble qu'elles se perdent quelque part vers l'époque romaine ou le haut Moyen Âge, dans une implantation qui se situerait sans doute quelque part dans le marais de Guérande. Il est devenu banal de dire que se trouvent réunis là tous les ingrédients nécessaires au fonctionnement des marais salants, qu'il s'agisse du climat

¹ Cet article a été rédigé en juin 1999. Depuis, plusieurs découvertes sont venues enrichir le modèle proposé ici, notamment celle du Petit-Rohu à Saint-Pierre de Quiberon.

local ou des conditions topographiques particulières à ces grandes zones de vasières qu'il a été possible d'aménager tout au long de l'histoire.

Les tenants et les aboutissants de cette phase qui s'étend finalement sur à peu près 2000 ans sont également faciles à comprendre. On sait qu'ils sont directement liés à l'utilisation culinaire du sel, à son usage dans l'élevage, et à ses propriétés pour la conservation des aliments. Il ne fait aucun doute que les très fortes périodes de production sont directement liées au développement des grands voyages transatlantiques et autres, ou encore à l'explosion de la pêche hauturière.

Les effets de ce qu'on pourrait appeler l'âge d'or des marais salants sont de deux ordres.

Tout d'abord, ils ont entraîné la richesse des régions de grande production. Si un jour les marais salants de Guérande disparaissaient, bien des constructions monumentales ou défensives témoigneraient longtemps encore d'une richesse particulière, tandis que la toponymie entretiendrait le souvenir du sel, et que des objets de prestige importés de fort loin continueraient à figurer dans les vitrines des musées. Mais ils ont entraîné aussi l'implantation de salines loin des zones les plus favorables, dans une sorte de répartition "en explosion" touchant progressivement tous les secteurs disposant de suffisamment d'espaces adéquats. Dans le Finistère, on a l'impression que certains marais salants ont profité de la topographie littorale, bien que les conditions climatiques ne soient pas toujours idéales. Répondant peut-être au plus fort de la demande, ces salines ont été vite abandonnées lorsque celle-ci a fléchi, de même que les marais salants du Morbihan se sont éteints lorsque "**l'ère du froid**" a commencé à se substituer à "**l'ère du sel**" dans la conservation des aliments et dans leur transport à grande distance.

A proximité d'un parcellaire pas toujours facile à interpréter, désignant les marais eux-mêmes ou les installations annexes, qui ont par ailleurs apparemment laissé peu de traces dans la littérature, les toponymes révélateurs demeurent les marques les plus évidentes de ces manifestations un peu périphériques, qu'il s'agisse des **Pouliguen** (dont **Le Pouliguen** est une altération), des **Loc'h Gwen** (= *marais blanc*) ou des **Silinou** (= les salines), rencontrant peut-être la frange d'autres modes de production, ceux des bouilleurs de sel des côtes de la Manche.

Briquetages

La description et l'utilisation des briquetages atlantiques durant l'Âge du Fer a fait couler suffisamment d'encre pour qu'il ne soit pas nécessaire de les décrire dans le détail (Gouletquer, 1966, 1967, 1968, 1970, 1974, 1984, 1991 ; Gouletquer, Kleinmann, 1984 ; Gouletquer, Le Jards, 1968, Gouletquer, Tessier, 1966). Dans la région qui nous intéresse, les côtes sud de la Bretagne jusqu'au marais Breton, celle que l'on a pris l'habitude d'appeler la zone des "fourneaux à augets", nous sommes persuadés que ceux-ci servaient, non pas à extraire du sel de l'eau de mer par des procédés s'apparentant plus ou moins à l'activité des bouilleurs de saumures, mais plutôt à conditionner celui-ci en blocs durs, calibrés, adaptés au transport et à la conservation. La forme et la fragilité des différents types d'augets connus interdisent les manipulations vigoureuses nécessitées par la cuisson des saumures. Tout juste permettraient-ils de tasser le sel pour limiter les surfaces de contact avec l'air ambiant et contribuer à former un bloc relativement homogène et dur. Le sel lui-même devait être extrait par des procédés qui nous échappent, soit par des marais salants, soit par d'autres procédés. Les briquetages de la côte atlantique de la Bretagne s'apparenteraient à des installations périphériques de production de pains de sel compacts et standardisés plutôt qu'aux lieux de production eux-mêmes, ce qui est confirmé par deux faits qui peuvent paraître de prime abord contradictoires.

Les auteurs ont souvent insisté pour montrer que certains briquetages étaient installés à proximité de zones inondables qui pourraient accueillir d'éventuels marais salants, mais quelques exemples situés sur les collines, à quelques kilomètres des côtes, indiquent qu'il y a sans aucun doute eu transport de matière, qu'il s'agisse de sablon, de saumure, ou de sel. Parce qu'en plus du transport de combustible, il nécessiterait aussi le transport de fortes quantités d'eau, le déplacement du sablon sur les hauteurs paraît peu en accord avec le principe d'économie des moyens largement répandu dans les systèmes de production de sel. Le transport des saumures reste relativement rationnel, mais on connaît trop mal les structures périphériques des briquetages proprement dits pour l'affirmer. Le transport de sel déjà cristallisé, prêt à être conditionné, demeure le plus plausible. Bien que rares sur la côte atlantique, ces installations probablement associées à des villages ou en tout cas à des habitations, confirment une répartition des briquetages en trois types d'implantation :

- Les premiers sont installés à proximité immédiate des lieux d'extraction possible du sel ou de la saumure, par conséquent très près du niveau moyen de la mer à l'époque où ils étaient fonctionnels, dans les bas-fonds ou sur les côtes basses aujourd'hui érodées en micro-falaises. Ce sont ces implantations qui sont les mieux connues, car elles ont très tôt été révélées par l'érosion.

- Les seconds se trouvent également à très faible altitude, mais sur les rives ou estrans des estuaires, parfois à plusieurs kilomètres de l'embouchure de ceux-ci, là où l'eau douce domine. Parce que la prospection des rives des estuaires est peu pratiquée, et peut-être aussi parce que l'érosion y est moins vive, ces ateliers demeurent assez rares sur l'ensemble de la Bretagne.

- Les troisièmes se situent sur les collines, légèrement à l'écart des habitats (M. Tessier souligne les dangers d'incendie). Avec les exemples signalés autrefois à la Frenelle (La Plaine-sur-Mer), puis à Saint-Michel-Chef-Chef, plus récemment aux Moutiers-en-Retz (Loire-Atlantique), et un seul exemple connu dans le Finistère (Le Letty Vihan, Treffiat), le site de Villejames (Guérande, Loire-Atlantique) doit être le cinquième ou le sixième atelier connu de ce genre en Bretagne. Ce qui ne prouve qu'une chose : que toute une prospection spécifique reste à entreprendre dans ce domaine.

Cette distribution des ateliers de briquetage a été signalée sur les côtes nord de la France où les fouilles de sauvetage pratiquées sur de grandes étendues (tracé de l'autoroute A 16), ont permis de mettre en évidence de fines variations chronologiques dans l'implantation de cette industrie, depuis l'Âge du Bronze moyen jusqu'à la période augustéenne. C'est au tout début de la Tène finale que la fabrication de pains de sel est mise en relation directe avec l'habitat éloigné du littoral, et qu'elle semble s'insérer dans les activités artisanales du village comme une production spécialisée (Weller, 2000a). Ce changement d'implantation au début du I^{er} siècle avant notre ère semble bien correspondre à une augmentation notoire de la demande extérieure. Cette dernière, afin d'être assurée, nécessitait vraisemblablement une production de pains de sel tout le long de l'année ; la production pouvait alors être réalisée au village à partir des réserves de sel humide, de saumure ou de sablon, bénéficiant de la main d'œuvre et des stocks de combustible sur place. La fabrication de pains de sel devient à ce moment précis une activité artisanale intégrée à la gestion de l'habitat, que ce soit vis à vis du combustible, de l'eau, ou de la force de travail. Ce changement de l'organisation de la production est sûrement à mettre en relation avec une augmentation de la demande et avec une volonté accentuée de contrôler directement la production et la circulation.

Nous avons à plusieurs reprises retracé les grandes lignes de l'histoire des briquetages de l'Âge du Fer sur la côte atlantique de la Bretagne. Les exemples les plus anciens connus dans le Pays de Retz, mais aussi les plus rares, semblent se rattacher à la fin de l'Âge du Bronze. Cependant les véritables augets n'apparaissent qu'à l'Âge du Fer dans la même région, peut-être inspirés des "barquettes" que l'on rencontre en Vendée. Ils indiquent une élaboration progressive des formes, sans doute par la rencontre avec des récipients archaïques inventés dans le Morbihan. Le plus fort de la production semble s'être situé à la fin du second Âge du Fer, atteignant cette fois encore les confins occidentaux du Finistère, où s'effectue apparemment la rencontre avec les techniques pratiquées sur la côte nord de la Bretagne, pour s'arrêter, en direction du sud, sur le versant méridional du Pays de Retz. Les derniers fourneaux à augets peuvent avoir été tardifs, accompagnant des populations fortement romanisées.

On connaît peu de choses des échanges auxquels a participé le sel atlantique à l'Âge du Fer, et les véritables moteurs de cette production nous échappent pour l'instant. Les évaluations avancées par N. Rouzeau (2002) font état de quantités bien plus considérables que celles qu'on envisageait dans les années 1960, dépassant très largement la simple consommation locale. C'est donc ailleurs, et probablement fort loin, qu'il faudra aller chercher les activités complémentaires apparues à la fin de l'Âge du Bronze et déclinant à l'époque romaine, nécessitant l'apport de sel conditionné dans les fourneaux à augets.

Si l'utilisation du sel comme agent conservateur ne fait vraisemblablement plus de doute (Weller et Robert, 1995), la documentation relative au traitement des peaux, à la teinture, à la verrerie, à la métallurgie de l'or ou aux pratiques alimentaires humaines et animales (conservation du fourrage, amélioration de la production laitière, fromagerie, pharmacie...) ne laisse place qu'à des suppositions. Il en va de même pour l'utilisation des pains de sel comme valeur d'échange. Peut-être faut-il envisager le développement de cet artisanat au cours de la Tène moyenne comme le résultat d'une augmentation de la demande liée aux nombreux usages mêmes du sel ou bien à sa valeur d'échange et aux développements de réseaux de troc à longue distance liés, par exemple, à la métallurgie du fer ou aux importations d'objets prestigieux plus lointains.

Nous voyons ainsi s'esquisser un modèle (Fig. 1) qui met en parallèle les deux dernières grandes phases de la production de sel atlantique, au sein d'une triple géographie, locale, régionale et supra-régionale. Ce modèle met en jeu l'accélération d'une demande extérieure, laquelle suractive les grandes régions de production en commençant par les aires les plus favorables et en s'étendant progressivement aux confins les plus reculés, où se rencontrent les conditions les moins favorables : les derniers secteurs qui répondront à la demande seront aussi les premiers abandonnés lorsque celle-ci commencera à fléchir.

Dans la zone qui nous intéresse, les marais salants peuvent être considérés comme les seules preuves directes de la production de sel. Les briquetages s'apparenteraient à ce qu'on pourrait appeler des preuves indirectes immédiates ; ils seraient comparables aux salorges par exemple, les uns et les autres indiquant qu'il y a eu une extraction de sel toute proche. Dans une certaine mesure ils seraient de même nature que les toponymes significatifs qui désignent certains villages situés à quelque distance des marais salants aujourd'hui abandonnés.

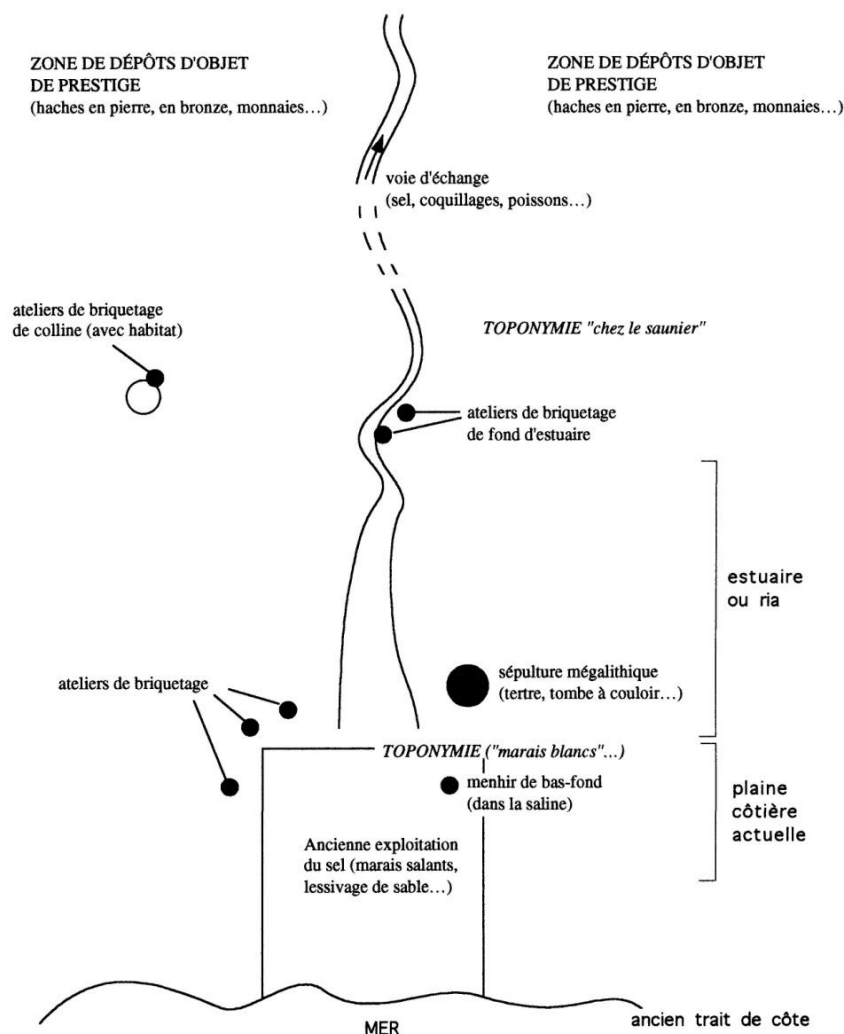


Fig. 1. Un modèle diachronique d'exploitation et de diffusion du sel

La production des salines entraîne aussi une activité locale périphérique qui peut être considérée comme un indice indirect plus éloigné. Cela peut être directement lié à l'activité elle-même, comme la concentration particulière de l'habitat et de ce qui est afférent à celui-ci (nécropoles, routes, lieux d'échange), mais cela peut aussi n'avoir qu'un rapport lointain avec celle-ci : parmi les richesses de Guérande se trouvent des objets qui ne seraient pas là s'il n'y avait pas eu de sel, et qui appartiennent à un autre univers culturel, politique, social, etc., et dont il faut chercher parfois très loin l'origine.

L'une des carences de l'archéologie du sel, et peut-être de l'archéologie tout court, aura peut-être été d'ignorer ces complémentarités complexes et hiérarchisées. Si l'on ne connaît que quelques exemples de villages associés aux briquetages, c'est parce qu'on ne les a pas cherchés, tout comme on n'a pas recherché les vestiges directs d'éventuels marais salants. Vagues structures de fascines mal conservées sous la vase de nos estuaires, ces derniers ne seront identifiés comme tels que par des chercheurs dotés d'une problématique claire et de moyens spécifiques, ils ne peuvent être que très difficilement reconnus en tant que vestiges présentant un quelconque intérêt par des personnes non préparées. On n'a pas non plus cherché à établir un lien entre le sel et les autres vestiges archéologiques marquant de façon particulière les régions productrices. Après tout, les concentrations de stèles de l'Âge du Fer que l'on connaît dans le Morbihan et dans le Finistère ne constituent-elles pas un indice culturel indirect d'une activité particulière, répondant à une certaine unité, tout en révélant des particularismes temporaires ou locaux, voire des filiations d'une région à l'autre ? De même, les véritables trésors de l'Âge du Fer, dont la découverte a marqué les premiers balbutiements de notre discipline, ne devraient-ils pas être mis en relation avec le sel ? Faudrait-il aller chercher bien loin la relation entre un casque d'or et les salines les plus proches ?

Salines néolithiques ?

A travers divers exemples européens, l'un de nous (Weller, 1996 et 2000b) a soulevé ce problème de la complémentarité entre le sel et des marqueurs qui à première vue lui paraissent étrangers, en attirant l'attention sur la présence à proximité des régions à salines d'objets de prestige tels que les belles grandes lames de pierre polie en provenance des Alpes. Une première phase de grande production du sel sur la côte atlantique - ou une première phase d'accroissement de la demande en sel - pourrait très bien s'être manifestée aux environs du milieu du Ve millénaire. Vus sous cet angle, l'installation et le développement des grands ensembles mégalithiques de la côte sud de la Bretagne prend un nouveau relief (Boujot et Cassen, 1992). L'absence de recherches spécifiques et l'érosion de la bande côtière depuis cette époque fait que nous n'avons à notre disposition que des indices très indirects pour discuter sur ce sujet, mais la répétition de certaines associations devient de plus en plus troublante.

C'est à partir d'observations directes sur le vivant, en Irian Jaya (Nouvelle-Guinée indonésienne) (Weller, Pétrequin, Pétrequin et Couturaud, 1996), que nous avons été amenés à proposer de nouvelles approches concernant aussi bien les techniques d'exploitation que les enjeux socio-économiques du sel durant le Néolithique. Au sein des populations d'agriculteurs et éleveurs de porcs des Hautes terres de Nouvelle-Guinée, la fonction la plus importante du sel semble plutôt à rechercher dans la régulation des rapports sociaux que dans ses fonctions alimentaires ou rituelles (voir Weller dans ce volume). Le sel apparaît ici comme un bien à forte valeur d'échange, une forme de stockage durable de la richesse, tout comme les haches de pierre et mieux que les porcs.

Nous avons voulu tester la validité de l'hypothèse avancée dans les publications (Boujot et Cassen, 1992) en la confrontant à d'autres données archéologiques, paléoenvironnementales, historiques ou géographiques. En croisant données archéologiques, environnementales, toponymiques, géomorphologiques et topographiques, nous avons voulu apporter de nouveaux éléments venant renforcer ou infirmer cette hypothèse. Sans toutefois apporter une démonstration fine qui nécessitera des années d'inventaire et surtout de nouvelles prospections et sondages, la mise en relation de données déjà acquises dans différentes disciplines devrait nous permettre d'apporter de nouveaux arguments venant compléter ou affaiblir la pertinence de l'hypothétique production et circulation du sel dès le début Néolithique moyen, soit dès le milieu du Ve millénaire, dans le sud de la péninsule armoricaine.

L'hypothèse d'un statut particulier du sel dans la sphère des échanges dès le Néolithique moyen était d'autant plus probable que l'on a pu observer d'étroites relations spatiales, à travers toute l'Europe occidentale, entre longues haches soigneusement polies en roche alpine et ressources salifères (Pétrequin, Croutsch, Cassen et Weller, 1997). Rapprochement facile à établir pour les ressources salifères ponctuellement marquées dans le paysage, comme les sources salées ou les affleurements de sel gemme, beaucoup plus hasardeux lorsqu'il s'agit du sel marin et de l'évaluation des possibilités locales de son exploitation le long des façades maritimes.

Les côtes morbihannaises semblent posséder, durant le Ve millénaire, les caractéristiques géographiques nécessaires pour produire du sel à partir d'eau de mer. Avec un niveau marin approximativement 5 à 10 mètres plus bas et un comblement sédimentaire moins important dans les estuaires, les fonds de vallées ou dans le golfe, le paysage côtier devait présenter de grandes zones plates où la mer, à marée haute, s'enfonçait profondément dans les terres, dans les anses et dans les nombreux petits estuaires, les rias ou abers formant ainsi un véritable paysage de lagunes, entre terre et mer, entre îlots formés de bancs sableux ou de platiers rocheux et étendues calmes et peu profondes. Les conditions climatiques semblent aussi avoir été favorables (ensoleillement), au vu du réchauffement observé à partir d'environ 4600 avant J.-C. et perdurant, avec quelques fluctuations à partir de 4350, jusqu'aux environs des années 3950 avant J.-C. (Magny, 1995).

Aussi, si l'on recherche les possibles zones de production de sel à cette période, ce n'est plus le seul golfe du Morbihan qu'il faut considérer mais bien, étant donné la remontée du niveau marin et les accumulations des sédiments dont la puissance reste difficile à établir faute de sondage, un grand golfe plus ou moins fermé compris entre la presqu'île de Quiberon, véritable tombolo, et les pointes de Piriac-sur-Mer et du Croisic ; les îles de Houat, Hoedic, Dumet et le plateau du Four prolongeant ces deux bras de terre qui enserraient cette grande zone d'eau salée. Peu profonde et calme car protégée naturellement des courants marins et de la houle, cette vaste étendue d'environ 40 kilomètres sur 15 kilomètres (60 000 ha) devait fluctuer au gré des marées, de l'érosion et des apports alluvionnaires. Difficile à définir précisément, il semble néanmoins que ce large golfe protégeait lui-même une zone privilégiée, d'étendue plus restreinte et de faible profondeur, où l'eau de mer était piégée et devait subir une évaporation naturelle assez importante aux saisons chaudes et venteuses. Cette zone topographique privilégiée, et probablement unique à l'époque tout au long de l'Arc atlantique européen, serait celle de l'actuelle baie de Quiberon, entre la Pointe de Conguel et la Pointe du Grand Mont, soit entre Quiberon et St Gildas-de-Rhuys (environ 200 ha) avec des pénétrations de l'eau de mer, aux plus fortes marées, par l'entrée du golfe du Morbihan, jusqu'au pied des grands monuments mégalithiques comme le cairn de Gavrinis. La très faible profondeur de l'eau de mer, l'émergence d'îlots plus ou moins importants formés des nombreuses basses et des plateaux actuellement submergés (Plateaux du Grand Mont et de Saint-Jacques ; platier de Méaban), l'existence vraisemblable de lagunes salées piégées, permanentes ou éphémères, seraient autant d'éléments

naturels de cette topographie particulière permettant une forte concentration préalable des eaux de mer, et facilitant la production de sel marin cristallisé.

Les grands tertres funéraires, premières manifestations monumentales d'une différenciation sociale, sont disposés sur les premiers points hauts surplombant cette vaste plaine côtière. Certains sont installés à la limite extrême du niveau des plus hautes mers de l'époque, dans la seule zone possible d'implantation de bassins d'évaporation d'eau de mer. À l'image des marais salants de la fin du XIX^e siècle et du début de notre siècle, situés au fond des anses (Marais de Pen en Toul à Larmor-Baden) ou dans le fond est du golfe du (Séné, Noyal, Saint Armel, le Hézo, Saint Colombier, Sarzeau et Suscinio) ou bien encore au nord de la Baie de Quiberon (Carnac-La-Trinité, Locmariaquer et Auray) (Fig. 2), des structures d'évaporations composées d'un ou plusieurs bassins successifs d'évaporation ont pu être installées dans ce milieu très particulier, sur ces grandes zones plates argileuses naturellement protégées des tempêtes, des houles et des courants. Bien que séduisante, cette hypothèse reste quasi invérifiable sur le terrain, puisque de telles structures seraient à rechercher sous plusieurs mètres de vase, de sable et d'eau, si elles n'ont pas été arrachées par l'érosion. Les limites précises de ce grand marais de la seconde moitié du Ve millénaire restent à préciser (variations du niveau marin, dynamique de comblement du golfe, amplitude et conséquences de l'affaissement du golfe du Morbihan...) en définissant à l'intérieur de celui-ci les limites et les fonctionnements géomorphologiques des estuaires, des baies, des anses, des rias, des étiers, des vasières, des lagunes et des cordons littoraux en place à cette époque.

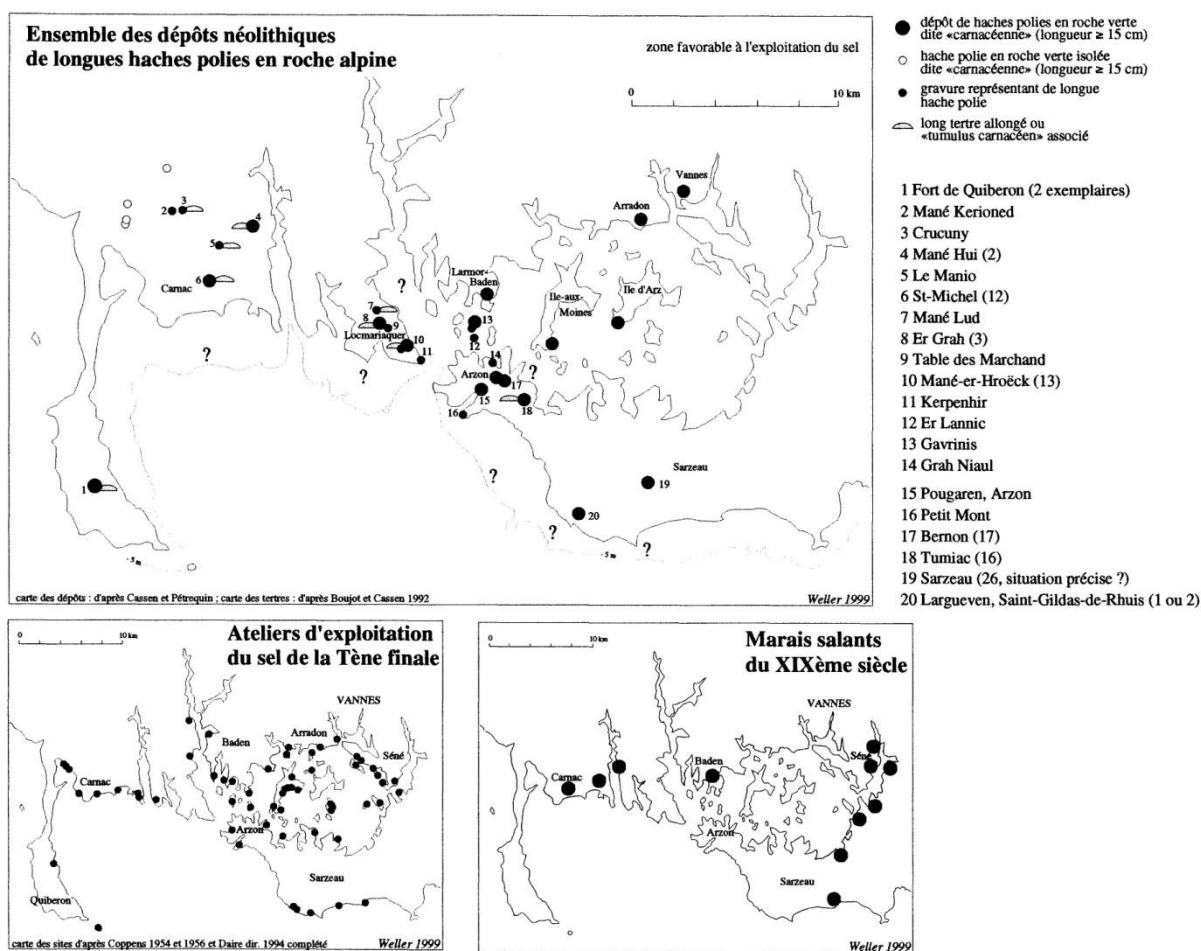


Fig. 2. Evolution des zones possibles d'exploitation du sel depuis le Ve millénaire.

Si l'on recherche d'autres faisceaux directeurs diminuant ou renforçant la vraisemblance de cette hypothétique exploitation néolithique du sel, il faut se tourner vers d'autres indices. Afin de tester cette hypothèse de travail, nous avons choisi ici d'observer les relations entre toponymes, implantation des mégalithes et gravures mégalithiques, ainsi que les relations entre mobilier d'importation et zones possibles d'exploitation du sel (Fig. 2). Déjà soulignée, l'étonnante concentration de longues haches soigneusement polies en roche verte d'origine alpine, dites "**haches carnacéennes**", autour de l'embouchure actuelle du golfe du Morbihan et de la baie de Quiberon, ou même la figuration de ces objets symboliques sur certains menhirs ou sur des dalles à l'intérieur de sépultures mégalithiques, s'observe toujours à moins de 5 ou 6 kilomètres du trait de côte propice à l'installation de salines. Il en va de même pour ces premiers grands monuments funéraires à caractère individuel que sont les tumulus carnacéens. On ne manquera pas aussi de relever, à proximité de ces monuments et de ces dépôts d'objets de

richesse et de prestige, les anciens toponymes liés au sel, vestiges d'une ancienne géographie : la rivière de la Sal, la lagune d'Er Salzenn sur la pointe de Kerpenhir ou le hameau de Kerloguen (= *village du marais blanc*) à Plouharnel situé à près de 3 kilomètres du littoral actuel et au pied de monuments mégalithiques aussi célèbres que le tumulus de Mané-Braz, le dolmen à couloir et l'enceinte de pierre de Crucuno ou le dolmen à couloir de Mané-Groh. Si détenir le contrôle de la production et de la circulation du sel suggère l'exercice d'un véritable pouvoir et la capacité d'attirer à soi ces longues haches venues de région aussi éloignée que les Alpes, on comprend plus facilement l'existence d'un statut bien particulier réservé à ces individus lors de leur décès.

Ces approches comparatives, où le jeu consiste à rapprocher et à croiser des données isolées, ne sont en rien des démonstrations mais permettent simplement d'enrichir notre hypothèse d'une exploitation néolithique et d'une valeur socio-économique particulièrement élevée accordée au sel. Cela permet d'ouvrir de nouvelles perspectives quant aux fonctionnements socio-économiques des sociétés de la seconde moitié du Ve au début du IVe millénaire. Les conditions géographiques, climatiques, topographiques semblent réunies à cette époque pour permettre la mise en place de cette activité. En revanche, les savoir-faire requis restent difficiles à appréhender bien qu'il semble exister de nombreux points de comparaison avec les techniques agricoles. En ce qui concerne l'organisation sociale du travail, il ne fait aucun doute que des communautés capables de se mobiliser collectivement pour construire de grands monuments funéraires aient pu se regrouper, si l'enjeu en était effectivement si important, pour effectuer ces importants aménagements littoraux que constituent le barrage du fond d'une anse, la mise en place d'un canal de circulation et le creusement d'une série de bassins successifs¹.

L'enjeu maintenant est d'arriver à repérer et à dater les vestiges issus d'une telle activité ainsi que ses conséquences sur l'évolution du paysage au moyen de prospections à la tarière pédologique puis palynologique afin d'enregistrer de nouveaux indices directs aussi bien qu'indirects de la production de sel : la nature et les dynamiques de comblement en liaison avec les formes d'exploitation, la reconstitution des paysages végétaux et leur évolution et, comme preuve directe, l'identification d'épaisses couches cendreuse et charbonneuses à proximité, par exemple, des anciennes lagunes salées maintenant comblées. Il conviendrait aussi d'affiner les cartes archéologiques de répartition des vestiges matériels d'origine locale (mobiliers domestiques) ou lointaine (parures en variscite, haches en roche alpine, silex...).

Dès le Néolithique moyen, le sel semble bien avoir été une ressource convoitée et un bien d'échange fortement valorisé. À côté des longues lames de pierre polie, et pourquoi pas du bétail, il devait appartenir à la sphère des échanges des produits socialement discriminants.

GEOMORPHOLOGIE ET SALINES PROBABLES.

Sur la côte méridionale du Finistère, la transgression marine et l'ensablement ont modifié les paysages qui auraient pu abriter des marais salants, et qui sont aujourd'hui encore marqués par des ensembles de mégalithes.

Le dolmen à chambre compartimentée de Beg-an-Dorchenn et le dolmen en T de Kerugou (Plomeur, Finistère) encadrent une immense zone profondément enfouie sous le sable, d'où émergent les menhirs de Kerharo et de Roz-an-Tremen. Le village abandonné du haut Moyen-Âge de Saint-Urnel pourrait témoigner de l'une des phases ultimes d'activité de la topographie d'origine, tandis que la toponymie trahit encore celle-ci : à 2 km en arrière de la plage de Pors-Carn (Penmarc'h, Finistère), **Porz-Dibord** (que certains de nos informateurs traduisent par "*le port qui n'est plus port*")² donnerait un indice allant dans ce sens.

Un peu plus loin, sur la côte ouest du marais de La Joie, le toponyme *Silinou* indique bien la présence de salines, par ailleurs attestées dans le cartulaire de Landevennec³ (Le Men et Ernault, 1886).

La zone qui nous intéresse se prolonge vers l'est par l'étroit marais de Léhan, lui aussi ensablé à une période récente, où l'on retrouvera l'association entre des menhirs de bas-fond et la nécropole en position dominante, celle-ci étant représentée par l'allée couverte aujourd'hui disparue du Reun (Tréffiagat), accompagnée sans doute de la plus grande surface garnie de cupules de la région, ainsi que d'un grand menhir.

Dans toute cette zone du pays Bigouden, seul le marais situé entre Lesconil (Plobannalec) et Larvor (Loctudy) semble ne pas avoir été identifié par des marqueurs mégalithiques et il faudrait sans doute entrer davantage dans le détail de la microtoponymie pour espérer y trouver des indices révélateurs.

¹ On peut attirer ici l'attention sur les grandes sépultures mégalithiques qui ont été scellées, et non simplement abandonnées, comme Gavrinis, le Petit Mont, Carn et sans doute Barnenez, et mettre cette fermeture sur le compte de la disparition des salines progressivement ruinées par la transgression.

² B. Tanguy a eu l'amabilité de relire ce texte et de tempérer notre enthousiasme vis à vis d'une toponymie parfois approximative. Cette traduction de **Porz-Dibord** lui paraît fantaisiste, mais nous la conservons comme point de vue de nos informateurs.

³ « ...*Caer Ilae Silin, dimidiem partem Silin Guen...* ». (Le Menn et Ernault, p. 571).

Sur la côte sud de Penmarc'h, le dolmen en T de *Poulguen* domine lui aussi un vaste marais d'estuaire tout récemment ensablé, dans lequel la carte des Ingénieurs Géographes du Roy de 1775 localise des "*marais salants ruinés*", et toutes les cartes que l'on peut consulter depuis le XVII^e siècle jusqu'au XIX^e indiquent que l'estuaire était ouvert sur la mer, et envahi par celle-ci lors des hautes mers. L'un au moins des trois signes gravés sur les orthostates du couloir du dolmen du Poulguen se superpose parfaitement au schéma théorique de la disposition des différents bassins d'un marais salant (Fig. 3). À proximité immédiate des anciennes salines se trouve aujourd'hui encore un grand menhir, couché dans le lit du ruisseau qui dessert le marais, ultime vestige d'un ensemble de trois mégalithes, dont l'un portait une impressionnante série de cupules. Le Musée de Préhistoire Finistérien conserve encore le négatif du moulage de ces dernières.

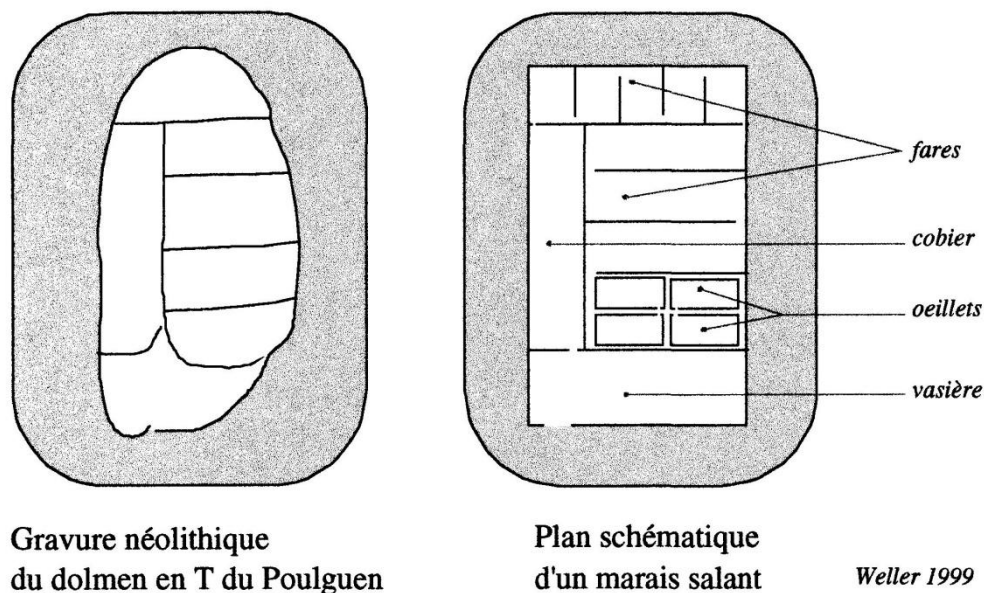


Fig. 3 : Gravure néolithique du Poulguen et dispositif d'un marais salant.

La ria de Pont-L'Abbé paraît avoir été trop tôt ennoyée pour avoir abrité des marais salants qui auraient laissé des traces dans les documents historiques, dans la toponymie ou dans le marquage mégalithique. Sur la rive droite on retiendra pourtant le menhir de Penglaouic (= *Mésange à tête noire*) correspondant bien au modèle qui commence à s'esquisser, et en face, bien que l'immense lagune de *Pouldon* (= *marais profond*) soit bien tentante, on ne retiendra pas le toponyme *Kerguen* (= *village blanc*)¹, dont le sens pourrait être très différent de celui qui nous intéresse.

Par contre, dans la vaste palue qui s'étend entre l'île Tudy et Sainte-Marine (Combrit), nous retrouverons le toponyme évocateur de *Kerloc'h Gwen* (= *village du marais blanc*), associé là encore à un menhir de bas-fond.

La répétition des associations entre ces palues ensablées, les menhirs de bas-fonds, les dolmens en position dominante - souvent un dolmen en T ou un dolmen à chambre compartimentée - et des toponymes explicites, suggère un modèle relativement simple. La garniture de chaque site y serait plus ou moins complète, et par conséquent plus ou moins convaincante, au hasard des prospections, de la disparition des marqueurs archéologiques ou des survivances toponymiques. Avec ses gravures, le site du Poulguen prend une place tout à fait remarquable dans cet ensemble, établissant un lien, quoique ténu et encore bien fragile, entre marais salants et mégalithes.

L'ensablement des palues côtières du sud Finistère a en quelque sorte fossilisé la topographie initiale, laissant subsister quelques monuments évocateurs, ainsi qu'un semis de toponymes parfois très suggestifs. Les phénomènes complexes et locaux de subsidence, de remontée du niveau marin, de sédimentation et d'érosion qui ont abouti à la ligne de côte actuelle laissent moins de chances de repérer des marqueurs explicites dans les zones qui les ont subis. Il suffit pourtant d'imaginer un niveau de la mer inférieur de quelques mètres à celui d'aujourd'hui, pour dégager les vastes étendues du plateau des Glénans, et soupçonner que les palues ensablées ne sont que la frange continentale d'immenses étendues propres à l'établissement de marais salants.

¹ Depuis que nous avons soulevé cette question, de nombreux correspondants attirent notre attention sur les *Porz-Guen* (= *Port-Blanc*) qui garnissent la côte bretonne. Leur situation à proximité de zones favorables à l'installation de marais salants pourrait en faire des « ports du sel », mais c'est probablement trop demander à un terme qui peut avoir bien d'autres significations. À Loctudy, le lieu-dit *Porz-Bihan* d'aujourd'hui est cartographié *Porz-Guen* sur les cartes anciennes.

L'étonnante densité de monuments mégalithiques du pays Bigouden ne serait pas associée aux quelques petits "marais blancs" que nous venons d'explorer, mais bien au plateau continental qui, longtemps sans doute, se présentait comme un enchevêtrement de lagunes tout à fait favorables à l'installation de marais salants. Malheureusement, seuls quelques mégalithes installés sur les îles ou sous le niveau actuel des grandes marées témoigneront de cette phase de l'histoire de nos côtes. Il n'est pas du tout impossible que cette aire favorable à l'exploitation du sel se soit étendue à la côte de la baie d'Audierne. Aujourd'hui colmatés par l'immense tombolo de l'Arvor Vili, les estuaires des ruisseaux échelonnés entre l'estuaire du Goyen et la pointe de La Torche sont représentés ouverts sur les cartes des XVII^e et XVIII^e siècles. Dans ce secteur où le recul de la ligne de côte est spectaculaire, ils pourraient fort bien ne représenter que la pointe extrême des palues naguère garnies de marais salants. Seul l'important briquetage de Mesperleuch, interstratifié dans les dunes de Plouhinec, et manifestement placé sous la protection de l'oppidum qui domine la plage, témoigne encore de la vocation salinière de la région. Tandis que quelques dolmens échelonnés à proximité de la côte actuelle figurent assez bien les sépultures répondant à notre modèle (Fig. 1), il ne serait pas surprenant qu'un jour des prospections sous-marines révèlent la présence de menhirs submergés, là où ils devraient se trouver dans une topographie classique de marais salants¹.

Par ailleurs, en tenant compte de la disparition statistique des vestiges et d'éventuelles approximations dans la définition de certaines typologies, on trouvera maints exemples montrant qu'une certaine unité culturelle unissait entre elles les zones susceptibles d'avoir produit du sel sur la côte atlantique de la Bretagne au Néolithique moyen, qu'il s'agisse de l'architecture funéraire (dolmens en T ou dolmens à chambre compartimentée) ou de la céramique (répartition des coupes à socle, des poteries de type "Le Souc'h", ou de type "Kerugou", etc.) (Giot *et al.*, 1998). À défaut d'indices directs, l'unicité des marqueurs secondaires est aussi indéniable que le sera à l'Âge du Fer l'unicité des briquetages ou, bien plus tard encore, la disposition des marais salants (Fig. 2), voire le savoir-faire des paludiers eux-mêmes lorsque ceux-ci seront transplantés de Guérande vers les marais salants les plus éloignés.

CONCLUSION

Il ne s'agit pas pour l'instant d'être affirmatifs.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est attirer l'attention, non plus comme cela a été fait jusqu'ici sur les particularités locales et temporelles des grands marqueurs culturels ou techniques, mais bien sur un certain nombre de constantes qui ont résisté aux modifications supposées ou réelles du paysage, du climat, des techniques, de l'usage symbolique ou utilitaire du sel. La superposition de la carte des grandes lames de haches alpines à la carte des zones susceptibles d'avoir produit du sel ne doit pas être seulement troublante. Elle nous conduit à une relecture des données acquises parfois depuis fort longtemps, et dont les supports, monuments ou mobiliers, ont souvent disparu, et à une recherche spécifique adaptée à cette nouvelle problématique.

Si notre modèle répond à une quelconque réalité, certains éléments nécessaires manquent : ici un menhir ou une dalle à cupules, là une représentation explicite, ailleurs des objets de prestige significatifs, partout les preuves matérielles directes. C'est que l'archéologie ne se limite pas à la description des évidences matérielles, elle repose d'abord sur la curiosité suscitée par des problématiques toujours nouvelles. Déjà de jeunes chercheurs traquent de nuit d'éventuelles gravures inédites sur les monuments les plus connus et les plus photographiés de la région, à la lueur de fortes lumières rasantes. Et... ils en trouvent.

Parce que les phénomènes humains ne répondent jamais à une activité d'intensité toujours égale, nous avons insisté ici sur la succession de trois grandes phases, sans trop attacher d'importance à ce qui se passe entre celles-ci. Dans le premier creux qui correspondrait à l'Âge du Bronze, bien des choses ont également pu se passer en ce qui concerne le sel. Après tout, en Basse Bretagne, les tumulus richement dotés dits de la « première série » se trouvent pour la plupart suffisamment proches des zones productrices de sel pour qu'à la gestion de l'industrie, du commerce et des routes du bronze, de l'or et de l'ambre, s'ajoute la gestion des salines. La possibilité d'exploiter le sel et de l'ajouter aux nouvelles richesses existait, et nous devons, là encore, multiplier les indices directs ou indirects qui permettraient de préciser une problématique adaptée.

De la même manière, si on a longtemps accepté, sans preuve matérielle, l'idée que les Romains avaient introduit les marais salants sur la côte atlantique, au cours de cette période mal connue qui sépare le temps des briquetages de celui des marais salants, cette hypothèse devient de moins en moins plausible. Si les briquetages côtiers - qui, remarquons-le incidemment s'installent dans l'intervalle des latitudes soumises aux plus fortes variations des marées - dépendaient de marais salants, il est plus vraisemblable de penser que les Romains auraient adapté ceux-ci à leurs besoins, d'une part en limitant leur exploitation aux régions les plus rentables², d'autre part en supprimant un conditionnement en blocs qui ne leur était pas indispensable.

¹ D'abord sceptiques, nous commençons à écouter d'une oreille plus attentive les récits des marins-pêcheurs qui évoquent des « menhirs sous la mer ».

² On doit cette idée très convaincante à N. Rouzeau.

Le fonctionnement d'un marais salant n'est pas seulement basé sur l'effet du soleil et du vent, il est aussi lié à une grande connaissance du mouvement des marées, de leur amplitude et de leur rythme. On ne voit pas trop comment des méditerranéens auraient pu introduire une technique qu'ils n'avaient pu inventer chez eux, ni ailleurs¹. Il ne s'agit là que d'un raisonnement, de la définition d'une problématique nouvelle, à laquelle il faudra bien un jour apporter des éléments de réponse.

Pierre GOULETQUER
Chargé de Recherche au CNRS
Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Brest
Guerveur, 29720 Plovan
pierre.gouletquer@orange.fr

Olivier WELLER
Chargé de Recherche au C.N.R.S.
Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie
CNRS Universités Paris I et Paris X
UMR 7041 ArScAn-Protohistoire européenne
21, allée de l'Université
92023 Nanterre cedex
olivier.weller@mae.u-paris10.fr

BIBLIOGRAPHIE

- BOUJOT C. et CASSEN S. (1992).** Le développement des premières architectures funéraires monumentales en France occidentale, in : *Paysans et bâtisseurs : l'émergence du Néolithique atlantique et les origines du Mégalithisme*, actes du 17e colloque interrégional sur le Néolithique, Vannes, 28-31 octobre 1990, *Revue Archéologique de l'Ouest*, suppl. 5, p. 195-211.
- COPPENS Y. (1954).** Inventaire des stations d'augets morbihannaises, *Annales de Bretagne*, 61, p. 295-305.
- COPPENS Y., (1954-56).** Procès-verbaux, *Bull. Société Polymatique du Morbihan*.
- GIOT P.-R., MONNIER, J.-L. et L'HELGOUAC'H, J. (1998).** *Préhistoire de la Bretagne*, éd. Ouest-France (nouvelle édition).
- GOULETQUER P. (1966).** Les briquetages armoricains. *Annales de Bretagne*, 73, p. 83-118.
- GOULETQUER P. (1967).** Le briquetage de Mesperleuch en Plouhinec (Finistère). *Annales de Bretagne*, 74, p. 107-119.
- GOULETQUER P. (1968).** Le site de Kerhillio, Erdeven (Morbihan). *Annales de Bretagne*, 75, p. 122-127.
- GOULETQUER P. (1970).** Briquetages et sauneries, *Annales de Bretagne*, 77, p. 135-153
- GOULETQUER P. (1970).** Les briquetages de l'Âge du Fer sur les côtes sud de la Bretagne. *Bull. Société préhistorique française*, 67, p. 399-411.
- GOULETQUER P. (1974).** Les bouilleurs de sel. *Sciences et Avenir*. Juin 1974, n°323, p. 572-577.
- GOULETQUER P. (1984).** Continuités et ruptures dans les techniques de fabrication du sel, in : *Archéologie du Terroir*, actes du colloque de Châteauroux, juin 1982, Imprimerie Roussel, Levrux, p. 59-71.
- GOULETQUER P. (1991).** L'apport du comparatisme ethnographique à l'archéologie du sel, in : *Liber amicorum Jacques A.-E. Nenquin, Studia Archaeologica, Seminarie voor Archeologie*, Universiteit Gent ; Gent, 1991, p.69-74.
- GOULETQUER P. et KLEINMANN D. (1984).** Les salines du Manga (Niger). *Techniques et Culture*, 3, p. 1-42.
- GOULETQUER P. et LEJARDS J. (1968).** La station de Moustérian, Séné (Morbihan). *Annales de Bretagne*, 75, p. 127-133.
- GOULETQUER P., TESSIER M. (1966).** Le site à augets de la Frenelle, La Plaine-sur-Mer (Loire-Atlantique). *Annales de Bretagne*, 73, p. 55-65.
- GOULETQUER, P. et TESSIER M. (1966).** Fouille d'un site à augets à La Tara en La Plaine-sur-Mer (Loire-Atlantique). *Annales de Bretagne*, 73, p. 66-82.

¹ Jusqu'ici, nous avons fait remarquer que la répartition des briquetages d'Europe correspondait plus ou moins à une bande correspondant à la latitude du climat tempéré. Aujourd'hui nous attirons l'attention sur le fait que la répartition des briquetages côtiers se superpose aussi aux régions de plus fort marée.

- LE MEN R.-F. et ERNAULT E. (1986).** *Cartulaire de l'abbaye de Landévennec*. Mélanges historiques, choix de documents, Paris, tome V.
- MAGNY M. (1995).** *Une histoire du climat, des derniers mammouths au siècle de l'automobile*. Errance, Paris, 175 p.
- PÉTREQUIN P., CROUTSCH C., CASSEN S. et WELLER O. (1997).** Haches alpines et haches carnacéennes dans l'Europe du Ve millénaire. *Notae Praehistoricae*, 17, p. 135-150.
- ROUZEAU N. (2002).** Sauneries et Briquetages. Essai sur la productivité des établissements salicoles gaulois du Centre-Ouest Atlantique, in : Weller O. (dir.). *Archéologie du sel. Techniques et sociétés dans la Pré et Protohistoire européenne*. Actes du colloque international, XIVe congrès UISPP, Liège (Belgique), sept 2001 et de la table ronde du Comité des Salines de France, Paris, mai 1998, Internationale Archéologie, ASTK, 3, Rahden, Verlag Marie Leidorf GmbH, p. 99-124.
- WELLER O. (1996).** Aux origines de l'exploitation du sel : questions de méthode. *Journal of Salt History*, 4, p. 101-116.
- WELLER O. (2000a).** L'exploitation du sel marin dans le nord de la France durant le second âge du Fer, in : S. Marion et G. Blancquaert (eds.), *Les installations agricoles à l'âge du Fer en France septentrionale*, actes du IIe colloque Les établissements ruraux de l'âge du Fer en France septentrionale, ENS, Paris, novembre 1997, Paris, Presses de l'ENS, Études d'histoire et d'archéologie, 6, p. 237-250.
- WELLER O. (2000b).** *Les premières formes d'exploitation du sel durant le Néolithique et le Chalcolithique européens : de la reconnaissance des techniques à l'analyse des dimensions socio-économiques*. Thèse de doctorat, Préhistoire-Ethnologie-Anthropologie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 342 p.
- WELLER O., PÉTREQUIN P., PÉTREQUIN A.-M. et COUTURAUD A. (1996).** Du sel pour les échanges sociaux. L'exploitation des sources salées en Irian Jaya (Indonésie, Nouvelle-Guinée). *Journal de la Société des Océanistes*, 102, p. 3-30.
- WELLER O. et ROBERT B. (1995).** Le commerce du sel au La Tène Final : une problématique enfin relancée. *Revue Archéologique de Picardie*, 1/2, p. 87-96.